

LA SITUATION LINGUISTIQUE À THIONVILLE EN 1960

Illustration extraite de « La langue parlée
à Thionville dans les siècles passés »
REVUE DU RHIN ET DE LA MOSELLE,
octobre 1929
Archives municipales de Thionville

> 160



Thionville d'autrefois. La Place du Marché.

En octobre 1960, un groupe de dialectologues visite l'Alsace et la Moselle pour y suivre le tracé de la frontière linguistique séparant les parlers romans et germaniques. Ce voyage d'études, préparé par l'Université de Marburg en Allemagne avec le concours de la Faculté des Lettres de Strasbourg, réunit une trentaine de participants originaires d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, des Pays-Bas, de France, d'Inde, de Nouvelle-Zélande, du Canada et du Japon.

Le 13 octobre, la Municipalité de Thionville organise un colloque en leur honneur. À cette occasion, Gabriel Stiller, invité en tant que « professeur d'histoire au Lycée de Garçons » présente ses recherches sur les spécificités locales. Les universitaires présents, le Professeur Docteur L.E. Schmitt (Forschungsinstitut für deutsche Sprache Marburg) et le Professeur E. Beyer (Institut des Hautes Études Alsaciennes) envisagent de publier cette intervention mais nous ignorons si ce projet fut concrétisé. En revanche, l'étude est connue grâce au mémoire retrouvé dans les archives de Gabriel Stiller et intégralement reproduite ci-après.

QUELQUES CONSTATATIONS CONCERNANT LA SITUATION LINGUISTIQUE À THIONVILLE (MOSELLE)

Nous avons emprunté les quelques renseignements statistiques concernant la population, les catégories actives, etc. dans G. Ancel, *Thionville, étude de Géographie urbaine*, Diplôme d'Études Supérieures ; L. Vidal, *L'évolution du milieu humain à Thionville de la fin du XIX^e siècle à nos jours*, Thèse de diplôme soutenu devant le Collège des Sciences Économiques et Sociales.

La question linguistique actuelle n'est que très sommairement évoquée dans ces travaux, par ailleurs remarquables, et serait assez difficile et complexe à évoquer, non pas à cause du français, en pleine expansion, mais des survivances en perte de vitesse : patois luxembourgeois et allemand.

Enfin nous n'avons pas évoqué le Pays de Thionville, c'est-à-dire surtout la zone rurale où le patois luxembourgeois reste florissant : il semble que ce patois est intimement lié à des structures agricoles et qu'il y aurait aussi une question d'isolement : en effet les marges de cette zone rurale commencent à subir les effets de francisation que Thionville et la zone industrielle exercent inévitablement.



Gabriel Stiller dans les années 1950

I LE PATOIS LUXEMBOURGEOIS À THIONVILLE.

On ne peut parler que de survivances ; cette survivance s'explique dans la mesure où Thionville est le chef-lieu d'un arrière-pays rural (au nord, nord-est et est de Thionville) qui entretient avec Thionville obligatoirement des liens importants et journaliers : achats, négociations, actes notariés, etc. C'est en effet l'arrière-pays rural qui maintient le patois au Pays de Thionville dans la mesure où l'industrie (implantation d'usines ou de cités) n'y a pas pris pied et où certaines conditions d'isolement sont réalisées. À Thionville, par contre, et dans toute la zone à l'ouest et au sud de Thionville, zone que le *Sprach Atlas* de Wender et Wrede met encore comme une zone avancée des patois d'origine germanique, il faut bien avouer que nous n'y trouvons plus que l'arrière-garde d'un patois qui recule rapidement.

Avant d'étudier par conséquent les cas précis où nous avons entendu parler luxembourgeois à Thionville (puisque ce phénomène ne caractérise plus la grande majorité des habitants), il faut toutefois noter que les noms patronymiques des anciennes couches de la population de Thionville sont instructifs : si Muller (99 chefs de famille), Schmitt (66), Schneider (54), Becker (54), Klein (50), Kremer (42), Wagner (41), peuvent aussi bien être des patronymes rhénans, alsaciens, etc. que luxembourgeois, par contre Schoumacker (30) nous semble usité au Luxembourg. C'est surtout dans les patronymiques comptant beaucoup moins de chefs de famille, ce qui est significatif à notre sens, qu'on trouve les vieux noms luxembourgeois : par exemple, entre 28 et 11 chefs de famille : Scharff, Christiany, Teitgen, Steichen. En dessous de 11, on notera : Nilles, Breistroff, Clopp, Theis, Schanen, Terver, Hippert, Scholtes, Mathis, Watry, Conter. Une autre constatation est le nombre relativement élevé du prénom Nicolas chez les vieux Thionvillois (pas chez les jeunes), et jusque dans les dernières années une petite association des Nicolas les réunissait pour un petit banquet le 6 décembre ; ce prénom a été donné très fréquemment dans les anciens Pays-Bas issus de l'héritage bourguignon et dont Thionville a fait partie comme le Luxembourg.

Revenons à la question qui nous intéresse : comment grâce au rural en déplacement à Thionville on peut encore entendre parler le patois luxembourgeois ? Le rural vient à Thionville pour des motifs très précis et il cherche d'instinct un cadre qui lui rappelle le caractère familial, le climat de confiance et de sérieux, de bonhomie aussi, qu'il connaît encore dans la communauté villageoise. Il n'aime pas le tape-à-l'œil, il n'aime pas l'anonymat de certains grands magasins modernes. La langue est capitale dans ce climat : il se retrouve chez lui. Nous avons donc pu constater qu'il y a une localisation rigoureuse des commerces où le rural dirigera ses pas : c'est le vieux Thionville, périmètre exigü sans rapport avec l'énorme conurbation industrielle qui s'est créée à la périphérie : place du Luxembourg (gare routière), rue du Luxembourg, place du Marché, rue du Mersch, rue du Four banal, rue Brûlée, rue de l'Hôpital, place au Bois, rue de Paris. À la limite de l'ancienne ville, place de la Liberté, (foire aux porcelets ou marché à dates régulières) ou rue du Vieux Collège (Crédit Agricole).

Achats précis :

- quincaillerie (deux vieilles maisons du pays, patrons et commis parlent le patois, les commis sont recrutés souvent en zone de patois, la vitrine joue un rôle secondaire car la clientèle rurale est solide ; la plus grande quincaillerie de Thionville, par contre, s'adresse à une clientèle plus vaste, les vitrines jouent un grand rôle, la direction est moins visible, certains commis, il est vrai, savent le patois).
- confection : un magasin de la rue du Four banal, un autre de la rue Brûlée, ont une énorme clientèle rurale, l'ignorance du patois y aurait un effet désastreux.
- meubles : ce n'est pas une question de vitrine mais de facilité d'arrangement pour le paiement, cela ne peut se négocier qu'en patois, ce critère départage nettement les marchands de meubles.
- boucherie-charcuterie : souvent de recrutement rural.
- cafés : le rural ne va pas dans n'importe quel café ; nous avons constaté que la zone nord du Pays de Thionville (donc patois) fournit passablement de cafetiers à la vieille ville ; le rural n'ira que dans ces cafés, il ne met jamais les pieds dans les cafés qui ne répondent pas à ce critère. Les femmes s'engouffrent volontiers dans les pâtisseries de la vieille ville (par exemple avant de reprendre le car), nous avons là un goût très luxembourgeois pour les pâtisseries (1).

(1) – Il faut ajouter certaines épiceries, une importante graineterie, quelques laiteries, etc., où l'on est sûr de pouvoir se faire servir en patois. Nous avons appris que dans la vieille ville beaucoup de commerçants ont des employés, commis, vendeuses bilingues, et en conséquence souvent recrutés à la campagne ou dans les zones périphériques encore bilingues.

Il faut parler maintenant de certaines professions libérales qui ont une grosse clientèle rurale parlant le patois luxembourgeois. Là encore, la langue est une donnée de confiance. Les représentants de ces professions savent parfaitement le français (ils parlent français chez eux), l'allemand (les lois locales se trouvaient dans des manuels bilingues, manuels introuvables actuellement nous a-t-on dit) et le patois luxembourgeois. Très souvent, ils représentent ce qui reste d'une ancienne bourgeoisie d'hommes de loi, certains avaient une grosse culture (histoire locale par ex.), mais nous constatons qu'ils sont d'un certain âge et qu'ils ont été formés dans une conception des choses qui n'est plus exactement celle des jeunes ; c'est pourquoi ils comprennent mieux les ruraux (notariat, avocats, etc.).

L'industrie a toutefois tiré et tire encore une partie de sa main-d'œuvre de la zone rurale des patois luxembourgeois. Le problème est complexe : main-d'œuvre stable puisque bien souvent la femme continue tant bien que mal à tenir la petite exploitation agricole, l'homme donnant le coup de main dès qu'il rentre du travail d'usine. Mais la migration journalière est fatigante, et surtout, partagé entre deux mondes, l'homme ne fait pas en général de sensationnelle promotion ; en revanche, il reste fidèle à l'usine et n'est guère porté à l'agitation sociale. On a expliqué ainsi l'absence de véritable prise de conscience de la classe ouvrière et expliqué la persistance d'une représentation conservatrice dans une région pourtant marquée par une puissante industrie. Il faut ajouter, et là nous retrouvons l'ambiance des civilisations de patois, que la personnalité du candidat joue bien plus que l'idéologie : le patois enserme les choses et les hommes dans un monde familier et simple mais traditionnel. Pour revenir à l'industrie, nous reparlerons des langues à propos de l'allemand qui a parfois été une sorte de *koinè* dans le plus gros groupe sidérurgique de Thionville. Le patois, par contre, serait encore assez utilisé dans le personnel de la fabrique de cuisinières, toujours en fonction d'ouvriers astreints à des migrations journalières ou venus de la campagne.

Le cinéma : faute de films luxembourgeois, le rural vient encore voir à Thionville des films allemands. C'est un motif très précis, paraît-il, de déplacement à Thionville, par exemple le dimanche. Nous parlerons du cinéma à propos de l'allemand et de ce qu'il faut en penser.

Si on voulait dresser le tableau de l'état du patois luxembourgeois à Thionville, abstraction faite de son utilisation au contact des ruraux, le bilan est assez maigre. Nombre de commerçants, d'employeurs, que nous avons vus savoir le patois, ne parlent que le français dans la vie courante : le patois n'est plus qu'un indispensable outil professionnel pour une certaine clientèle, mais il n'est plus tellement parlé en famille à Thionville. La vie culturelle en est nulle : dans la zone rurale encore intacte (pour combien de temps ?) la jeunesse joue encore parfois des pièces de théâtre dont le livret est acheté à Luxembourg faute d'auteurs locaux. À Thionville, il ne se joue pas une seule pièce en patois ! Il n'y a pas un auteur, pas un poète (alors que l'Alsace a élevé le patois à la poésie véritable). Qui, à part les Archives de Thionville, reçoit le *Hemecht* ou les *Cahiers Luxembourgeois* pour garder un contact culturel avec la vieille patrie des ancêtres ? Le groupement folklorique « *Les Sabots Lorrains* » n'est pas spécialement voué au folklore du pays ; nous n'avons point vu de costume ancien ni repéré d'anciens chants. Il y a quelques liens familiaux entre Thionvillois et Luxembourgeois mais le nombre des Luxembourgeois établis à Thionville est beaucoup plus faible que nous aurions cru a priori (en 1956 seulement 7,5 % des étrangers). Les déplacements de Thionvillois au Luxembourg n'ont aucune signification linguistique et sont autant le fait de Thionvillois nés à l'*Intérieur* que de Thionvillois sachant le patois (voir le Luxembourg par curiosité, faire un bon repas, etc.).

Toutefois, nombre de commerçants ou de chefs de petites entreprises, en général d'origine rurale, vieux Thionvillois en somme, sachant d'ailleurs parfaitement le français, aiment volontiers à se retrouver dans certains cafés et à y parler le patois, peut-être parce que c'est une ambiance plus familière ou qui leur rappelle leur jeunesse, peut-être parce qu'ils ont vaguement conscience que le patois confère une sorte d'individualité au moment où le monde actuel nivelle et standardise tant de choses. Des commerçants de souche nous ont appris que beaucoup de leurs clients (vieille ville) leur parlent volontiers en patois, alors qu'à la différence des ruraux, ils sauraient fort bien s'exprimer en français. C'est le même phénomène, on veut sauvegarder une ambiance de bonhomie et de cordialité que le patois exprime mieux que le français ; le patois est une réaction inconsciente de ceux qui regrettent la vieille communauté urbaine, sorte de grande famille, par opposition à la ville moderne qui n'est qu'un brassage d'individus terriblement isolés et anonymes. Au demeurant, la disparition de ce patois thionvillois serait regrettable ; très agréable à entendre (beaucoup plus doux à l'oreille que l'allemand ou que le patois alsacien), il s'est révélé parfaitement compatible avec la connaissance et l'usage du français, ce dernier prenant simplement un accent très particulier, l'accent de Thionville et de la Fensch. (2)

(2) – Dans la nouvelle ville, zone construite entre 1920 et 1939, on trouverait bien des gens âgés, retraités par ex., parlant le patois. À Guentrange, ancien vignoble de Thionville, les vieux savent encore le patois, les jeunes l'ignorent presque tous. Dans les vieux faubourgs maraîchers (Saint-Pierre, Saint-François, La Malgrange, Lagrange), on a toujours mis un point d'honneur à parler français tout en sachant le patois ; actuellement le français l'emporte. Manom (partie est) était au contraire zone de patois : le français y progresse par les jeunes mais beaucoup de familles parlent encore le patois. Dans la zone de Thionville Sud (Beauregard, Terville) l'industrialisation a perturbé les données anciennes.

II L'ALLEMAND À THIONVILLE.

La question est assez difficile à démêler car faute de langage écrit, des immigrants aussi bien alsaciens que des villages du Pays de Thionville, lisent des journaux de langue allemande ou des livres allemands. Dans le domaine religieux, des gens qui ont appris les prières en allemand avant 1918 y restent souvent fidèles. Mais nous avons une base sûre : l'allemand à Thionville n'est pas un langage de jeunes ni d'enfants. Ce n'est plus la langue prédominante des adultes. La distribution des journaux à Thionville nous donne l'approximation suivante : 1/8 seulement est de langue allemande, en perte de vitesse au dire des responsables. Pour les revues et périodiques, on tombe à 1/12.

Toutefois, puisqu'on constate tout de même une minorité qui sait l'allemand, force est de faire un petit historique. Pour ne pas remonter trop loin, nous savons qu'après 1870, la situation linguistique était si favorable au français que la ville fut d'abord classée, après estimation de la *Kreisdirektion*, dans la catégorie « dispensée de l'allemand officiel ». Et encore en 1882 la Municipalité faisait des difficultés pour administrer en langue allemande. À partir de 1885, les Allemands font un effort systématique de germanisation, tant qu'en 1890 ils annoncent que 50 % de la population sait l'allemand alors qu'en 1880, sur 5900 bulletins remplis, 4820 sont remplis en français ! La germanisation n'est pas seulement scolaire, mais c'est aussi une implantation massive de fonctionnaires, militaires et, à partir de 1900, date où le Sarrois Roechling fonde les hauts fourneaux de Thionville pour fournir la fonte à ses aciéries de Voelklingen, c'est l'arrivée des cadres, techniciens, ouvriers, sarrois ou westphaliens ; le renforcement du trafic ferroviaire avec l'Allemagne crée une forte concentration de cheminots, souvent alsaciens. À tous ces hommes et à la main-d'œuvre venus plus simplement de nos environs, une *koine* s'impose, l'allemand. En 1905 les Allemands prétendent que presque les neuf dixièmes de la population de Thionville savent l'allemand !

Les séquelles de ce bouleversement opéré avant 1914 ont été assez durables ; sans compter le cas de certains Allemands qui restèrent après 1918, il faut constater que dans l'actuel groupe sidérurgique de Thionville, héritier lointain de la vieille Karlshütte de Roechling, les services les plus anciens (hauts-fourneaux et cokerie) ont un personnel qui, lorsqu'il est d'un certain âge, sait l'allemand ; un quart de ce personnel ne sait pas très bien le français. Dans les autres services, plus récents, le français domine. Dans le flot de jeunes qui peu à peu sont formés par l'usine, le français s'impose irrésistiblement. Les études très poussées qu'exige, au stade actuel de l'industrie, la promotion ouvrière, rendent de toute façon le français absolument nécessaire et, par ce biais, la grosse industrie contribue elle aussi à assurer le triomphe définitif du français. On a déploré souvent la rareté des cadres supérieurs autochtones, mais il faut avouer que pour faire les grosses études requises, il vaut mieux savoir à fond le français que de savoir à peu près le français et l'allemand tout en étant incapable d'assimiler un ouvrage sérieux dans l'une ou l'autre langue.

(3) – Lors des élections municipales qui suivirent le décès de Maître Schwartz, le Parti Communiste fut le seul à rédiger son programme en français et en allemand. Les deux candidats modérés ne se servirent que du français. Aux toutes récentes cantonales, tous les candidats utilisèrent le bilinguisme, car la circonscription englobe alors des communes où l'on parle encore le patois ou l'allemand.

(4) – Basse-Yutz fait partie de la conurbation industrielle de Thionville mais demeure commune indépendante. Son cas linguistique est complexe : il y a le vieux village qui parlait le patois luxembourgeois (Macquenom). À partir de la phase d'industrialisation de Thionville par les Allemands, avant 1914, on y établit des quartiers neufs pour loger les fonctionnaires allemands de Thionville. De plus les cheminots alsaciens ou de Lorraine allemande (Sarreguemines etc.) vinrent également s'y loger. Il en résulta un curieux complexe linguistique mais celui qui savait l'allemand pouvait se faire comprendre dans les commerces. Actuellement, les Alsaciens donnent à Basse-Yutz une activité de sociétés peu commune : mandolinistes, etc. La vie religieuse reste intense (on peut encore y entendre un sermon en allemand tant catholique que protestant). Mais, par la jeunesse et par le fait que Basse-Yutz devient aussi zone de résidence pour de nouveaux venus ou des gens qui n'ont rien trouvé comme logement à Thionville, le français prend pied. Haute-Yutz est demeurée par rapport à Basse-Yutz plus nettement zone de patois luxembourgeois, mais le problème résidentiel a bousculé là aussi les vieilles structures. Toujours à propos de Basse-Yutz, il faut ajouter que la population avait fini par élaborer une langue invraisemblable, l'« Allemand de Basse-Yutz », mélange d'allemand, de luxembourgeois et d'alsacien ! Elle avait le mérite d'être comprise par tout le monde.

Une localisation assez curieuse nous a frappé : l'ancien Beauregard et Gassion, c'est-à-dire en gros Thionville-Sud, semblent avoir gardé une population qui en grande partie sait l'allemand. Le cas de la paroisse catholique de Beauregard (une des rares à garder un sermon en allemand à une des messes du dimanche, à conserver un tiers de son bulletin paroissial à l'allemand contre deux tiers au français, à enregistrer une vente de journaux catholiques de langue allemande assez considérable et un taux de fréquentation plus élevé que les autres paroisses) est caractéristique : la piété se manifeste davantage dans les régions de langue germanique en Lorraine. Toutefois, dans cette zone de Thionville-Sud proche du groupe sidérurgique, il y a aussi une population ouvrière qui vote très à gauche et qui aussi, dans la mesure où elle n'est plus très jeune, sait l'allemand (3).

La communauté protestante à Thionville est un phénomène assez récent (fin du XIX^e, au moment de l'industrialisation) et elle compte beaucoup d'Alsaciens d'origine. Le culte est alternativement en français et en allemand, alors que la paroisse de Thionville Centre a radicalement supprimé les sermons de langue allemande. Il est vrai que, par le jeu de l'industrialisation toute récente, des protestants venus de l'*Intérieur* l'ont renforcée, certains essayant de vivre vraiment leur religion tout en tenant moins compte, semble-t-il, des formes extérieures. Au demeurant, la communauté protestante faisait 4 à 5 % des Thionvillois en 1954 contre 25 % avant 1914 quand il y avait beaucoup d'Allemands à Thionville. Mais on retrouve des communautés protestantes (avec bilinguisme pour le culte) dans toutes les agglomérations industrielles issues de la naissance de la sidérurgie entre 1880 et 1900 : Basse-Yutz, par exemple, où l'allemand est parfaitement utilisable pour se faire comprendre (grosse part d'Alsaciens) (4).

Certains petits groupes religieux, par leur recrutement de gens âgés ou venus parfois des campagnes, parlent encore l'allemand, par exemple les Tertiaires de Saint François ou certains groupements de cheminots catholiques. Nous avons consulté des ecclésiastiques sur ce problème : outre l'âge (on préfère pratiquer dans la langue maternelle et tous les changements survenus après n'y font pas grand-chose), les Lorrains germanophones seraient plus sentimentaux et plus portés à la religion que les Lorrains francophones (du moins dans ses manifestations apparentes, par exemple le recrutement des prêtres). Certaines personnes aiment mieux se confesser en allemand parce qu'elles ont appris dans leur enfance la formule en allemand. Quant à la petite communauté néo-apostolique, il nous a semblé que le culte est en allemand.

viennent de la terre d'Alsace. Ma mère, fille de cultivateurs, descend d'une famille terrienne par excellence de la région thionilloise. Les Défloraine ne sont des inconnus ni à Richemont, ni à Guénange, ni à Volstroff. Moi-même, je suis depuis de nombreuses années le conseiller juridique des jeunes cultivateurs dont j'ai aidé à créer depuis 1925 les cercles d'études. Je parle le patois.

Nachweis zu erbringen, dass seine Angehörigen aus dem Elsass stammen. Meine Mutter, die eine Bauern-tochter ist, stammt aus einer vorzüglichen Familie vom Lande aus der Gegend von Thionville ab. Die Défloraine sind keine Unbekannten in Richemont, Guénange oder in Volstroff. Ich selbst bin seit vielen Jahren der juristische Beirat der Jungbauern, die ich in der Gründung der Studienzirkel seit 1925 unterstützt habe. Ich spreche Eure Sprache.

Extrait d'un tract électoral de 1949, Archives municipales de Thionville, 30 W 9.

Sur la question des livres, l'importante bibliothèque catholique de Thionville a vu en général un tiers de ses sorties être composées de livres allemands (romans sentimentaux, historiques ou aventures) : c'est alors un public âgé de lecteurs, sauf quelques adultes qui ont appris l'allemand pendant la phase 40-45. Mais le public des livres français est jeune ou adulte (ou âgé) et aucune revue ou livre pour les enfants en langue allemande n'est tolérée par cette bibliothèque(5). Dans les kiosques de la ville on voit encore quelques brochures (*Kriminel Roman* par exemple) qui ne semblent pas apporter une réelle nourriture spirituelle ou littéraire !

(5) – Signalons que les cheminots disposent d'une bibliothèque près de la gare de Thionville, avec livres français ou allemands ; nous y retrouvons la présence des cheminots alsaciens ou de Lorraine allemande.

Le cinéma est un peu dans ce genre de carence : le cinéma allemand (celui qu'on voit à Thionville du moins) a eu un gros public parce que ses opérettes, ses films tyroliens, ses romans d'amour ou son accompagnement musical, plaisaient à un public qui voulait se divertir sans que la morale soit atteinte, sans gros effort intellectuel et surtout en comprenant ce que disent les personnages ! C'est dire qu'au stade actuel, c'est un public relativement âgé, sachant l'allemand autant que possible, ou rural. Seuls les films à partition musicale plus moderne (airs de jazz qu'on peut se procurer en disques) ont attiré les jeunes (par exemple un certain Fredy). Un fait a été significatif : il y a quelque temps, un film allemand capable de faire réfléchir (les nazis en pleine débâcle confient un pont à des gamins) passa, mais en version française. Il attira certainement plus de spectateurs de langue française (qui avaient pu en entendre parler par la critique des films) que de personnes qui vont ordinairement voir un film allemand traditionnel. Au reste, nous savons par le plus grand cinéma de Thionville que, depuis un an, les clients semblent saturés et que la baisse de recettes pour les films allemands serait de 40 %. À Basse-Yutz, la baisse s'amorcerait mais moins brutale ; avant 1939 les films allemands auraient eu une audience plus importante.

En définitive, l'allemand, quelle que soit son importance, semble en perte de vitesse manifeste à Thionville ; trop souvent il apparaît comme la langue de gens trop âgés pour se mettre au français ou bousculer des habitudes mentales prises il y a déjà longtemps. Il ne brille pas par ses manifestations culturelles (alors que les Alsaciens de Thionville ou Basse-Yutz sont encore capables d'offrir une séance folklorique). La jeunesse dans sa grande majorité s'en désintéresse. Beaucoup de jeunes instituteurs prétendent qu'il faut d'abord apprendre le français. Toutefois, le nombre encore élevé des germanistes au Lycée prouve que beaucoup de parents estiment qu'il n'est pas inutile, dans la recherche d'une carrière, de posséder les bases de cette langue. Chose étonnante : certains élèves, qui savent bien le patois luxembourgeois, prétendent que l'anglais leur semble plus familier.

III LE FRANÇAIS À THIONVILLE.

Le Pays de Thionville, qui était de patois luxembourgeois, a connu un phénomène peu commun : l'autorité suprême a presque toujours été de langue française ; notre plus vieux document communal, la Charte de 1239, accordée par le Comte de Luxembourg Jean le Blondel, est en français ! La domination bourguignonne, qui englobe le Luxembourg au XV^e siècle, utilisait le français si bien que la monarchie des Habsbourg d'Espagne, qui lui succéda avec Charles Quint, continua à utiliser le français pour la haute administration de son régime, quitte à laisser la prévôté et les échevins de Thionville administrer en allemand un peuple qui parlait le luxembourgeois ! La monarchie française, bien plus centralisatrice, imposa la langue française dans toutes les administrations à partir de 1659, quand de nombreux hommes de robe de langue française s'installèrent à Thionville, sans compter l'importante garnison de la place-forte. Quand on lit les Cahiers de Doléances de Thionville en 1789, on voit clairement que la population se sent foncièrement française et nous avons remarqué que l'Allemagne, après 1870, dut faire un gros effort pour tenter de germaniser la région. Elle n'y réussit jamais. Sa statistique triomphale à la veille de 1914 englobait des gens qui, tout en sachant l'allemand, savaient fort bien le français. La courte et lamentable période de 1940 à 1944 a considérablement desservi la réputation de tout ce qui est allemand. À une population autochtone déjà très française de langue s'est ajoutée, depuis 1945, une implantation considérable de Français de l'*Intérieur* consécutivement à un développement sans précédent de la sidérurgie (agrandissement de Lorraine-Escaut, création de la Sollac). La seule ville de Thionville, qui n'est que l'extrémité nord d'une conurbation industrielle étendue tout le long de la Fensch, est passée de 17 300 âmes en 1946 à 27 900 à l'automne 1960.

Cet accroissement ne se fait pas au bénéfice de ce qui reste de langue germanique à Thionville car beaucoup des jeunes ménages qui s'y sont installés sont venus directement de départements de langue française (Nord, Paris, Bretagne, etc.). Et pour ce qui est de l'accroissement naturel (reprise générale de la natalité depuis 1945), la forte proportion d'enfants qui en résulte (30 % de la population de Thionville, si l'on entend par là les jeunes entre 0 et 19 ans) est également un facteur de francisation. Nous avons, en effet, constaté deux choses :

- le français est la langue de jeu des enfants ; cela nous semble plus important que bien des sondages ; ce phénomène est absolument général à Thionville.
- les enfants imposent le français à leurs parents ; nous avons vu ce phénomène se généraliser, non seulement chez des parents de langue germanique, mais aussi (car n'oublions pas que l'industrie a attiré des Italiens, des Polonais, etc.) d'autres langues. Cela ne veut pas dire que les parents en question parlent bien le français, ou oseront parler le français en dehors de chez eux. Le complexe de timidité, quand on possède encore mal une langue, est plus important que nous ne pensions et explique que bien des gens parlent patois ou allemand de peur de faire sourire s'ils prononçaient des mots français qu'ils connaissent mais prononcent gauchement.

Le français bénéficie donc à Thionville d'éléments favorables qui rendent son triomphe définitif inévitable :

- l'entière adhésion de la population active administrative (23 % des actifs en 1954 ; pas un mot d'allemand dans les services administratifs. Prenons la Ville de Thionville : l'importante Bibliothèque Municipale qu'elle dirige ne met pratiquement aucun livre allemand en circulation ; dernièrement, pour moins déraciner les nouveaux venus de langue française, la Ville a débaptisé le lieu-dit « Nieder-Feld » en « Basses-Terres » car on y a implanté un important quartier résidentiel).
- l'entière adhésion de la population active dite du commerce et des professions libérales (19 % des actifs ; beaucoup savent l'allemand et même le patois, pour des raisons professionnelles nous l'avons dit, mais leur langue usuelle est le français).
- armée, gendarmerie, etc. (12 % des actifs ; pas de problème linguistique).

Il reste les manuels (ouvriers de l'industrie et artisans, soit 44,6 % des actifs). C'est là qu'on trouverait d'avantage les germanophones, ce qui n'implique pas qu'ils ignorent le français. Toutefois, il faut se souvenir que ces manuels comprennent aussi des étrangers, car 70 % des étrangers actifs à Thionville sont des manuels. Or, en 1956, les étrangers comprenaient moins d'Allemands (7,4 %), mais plus d'Italiens (48,5 %) et encore passablement de Polonais (22,6 %). Il faut aussi tenir compte de l'âge, les jeunes ouvriers parlent français, et du recrutement, car ceux qui sont venus de l'*Intérieur* ignorent en général l'allemand.

Cette situation se marque par quelques symptômes clairs : les deux plus importantes librairies de Thionville (sur 3) ne vendent aucun livre allemand (et sont étonnées qu'on leur pose la question). Dans le culte catholique, la paroisse principale (Thionville-Centre) a supprimé depuis plusieurs années le sermon allemand à la messe du dimanche matin (cette mesure ne plut pas trop à des personnes âgées qui se sont senties isolées). Les nouvelles paroisses créées dans les nouveaux quartiers ignorent pratiquement l'allemand, leurs ouailles étant trop jeunes. Les activités culturelles (6) sont menées par des défenseurs de la civilisation française. Dès qu'on veut un peu élever le niveau culturel, le français est plus efficace que des langues germaniques coupées depuis longtemps des sources littéraires ou intellectuelles qui pourraient en faire un outil d'expression nuancée. Nous pensons même (mais toute la France est dans le même cas) que beaucoup de publications servent mal le français parce qu'elles le sabotent. Ici c'est grave, car la population manque parfois d'esprit critique et le jargon assez lamentable qu'on nous propose (sports, presse du cœur, jargon publicitaire, etc.) est une mauvaise défense de la langue française. Enfin, nous l'avons dit, il reste des anciennes langues germaniques certaines difficultés dans le maniement de la grammaire ; on entend encore trop le pseudo-conditionnel : « si j'aurai su », ou l'hiatus : « la Irma ». Enfin, on peut se demander si l'extension inévitable du français va modifier dans l'avenir la psychologie que l'on prête aux Thionvillois traditionnels.

(6) – Le plus grand cinéma de Thionville note que, depuis quatre ans, le film français détrône le film américain. Nous avons parlé de la décadence du film allemand, mais il semble que des films italiens auraient, au moins au début, une grosse clientèle italienne (Thionville et tout le val de la Fensch). Le prodigieux développement de la construction a attiré toute une main-d'œuvre italienne. De plus, beaucoup d'entrepreneurs sont d'origine italienne et certains font venir leur main-d'œuvre de leur région d'origine. Quant aux enfants des ouvriers polonais du bassin sidérurgique, ils assimilent le français avec une facilité remarquable.